

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 43 (1914)
Heft: 1

Artikel: L'école du village et l'enseignement régionaliste et esthétique
Autor: Montenach, Georges de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1041254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation
ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct.
Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces
répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. le Dr Julien Favre, professeur à l'Ecole normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'Imprimerie Saint Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

SOMMAIRE. — *L'école du village et l'enseignement régionaliste et esthétique.* — *Bilan géographique 1912-1913 (suite).* — *Examens des recrues (suite).* — *Variétés : La nouvelle année.* — *A Louis Veuillot (vers).* — *Echos de la presse.* — *Bibliographies.* — *Chronique scolaire.* — *Caisse de retraite.* — *Annonces.*

L'ÉCOLE DU VILLAGE ET L'ENSEIGNEMENT RÉGIONALISTE ET ESTHÉTIQUE ¹

Attachons-nous à l'enfant. — L'éducation esthétique par l'école. — La maison d'école et son rôle architectural dans le village. — L'ère de l'école. — Les bâtiments clichés. — La régionalisation de l'architecture scolaire en Allemagne, en Suisse, en France. — L'emplacement de l'école. — Arbres et fleurs. — Le mouvement de l'art à l'école et ses déviations. — Les vrais éléments de la culture esthétique du jeune villageois. — Ignorance esthétique, ignorance historique. — Adaptation

¹ A l'occasion de l'Exposition nationale suisse de Berne, qui comprendra, on le sait, un village moderne et modèle, construit d'après les données de l'esthétique régionaliste sur l'initiative et sous la direction de la *Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque* (*Heimat-*

de l'enseignement au milieu local. — Une lettre d'instituteur. — L'éducation esthétique et la désertion des campagnes. — L'enseignement ménager en Belgique et ses heureuses tendances. — La femme et le foyer. — Les cercles de fermières. — Une orientation à donner aux études techniques.

Le Congrès approuve en principe que les instituteurs puissent prendre, dans les Beautés naturelles, monumentales et autres se trouvant dans leur localité, ainsi qu'aux environs, un point de départ pour éveiller la curiosité esthétique des enfants.

Vœu adopté par le 1^{er} Congrès international pour la Protection des Paysages. Paris, octobre 1909.

Les ravages qu'un vandalisme inconscient exerce dans le village, les transformations dont il est victime, continueront malgré tous nos efforts et iront s'aggravant, tant que les sources de tout ce mouvement déformateur ne seront pas taries, tant que régneront, universellement, une fausse conception de l'idée de progrès, l'oubli de la tradition et le dédaigne de sa valeur, la méconnaissance complète du rôle social de la Beauté.

Il me paraît donc indispensable de donner aux générations nouvelles une formation qui a fait défaut à celles auxquelles nous appartenons.

Nous devons donc nous attacher à l'enfant, nous servir de l'école pour imprégner son esprit des sentiments, des idées et des goûts qui le libéreront de la servitude que le matérialisme actuel fait peser sur lui.

C'est par l'école que nous arriverons peu à peu à cette éducation esthétique des milieux ruraux dont la Beauté

schutz), M. Georges de Montenach va publier prochainement un volume de propagande esthétique et sociale intitulée : « *Pour le Village.* »

L'auteur de *Pour le visage aimé de la Patrie* étudiera, dans ce nouvel ouvrage, toutes les causes qui produisent la décadence esthétique des agglomérations rurales et, par contre-coup, une modification dans la mentalité des classes paysannes saturée d'infiltrations citadines.

Il a bien voulu, pour le *Bulletin pédagogique*, détacher de son volume en préparation, le chapitre dont nous commençons aujourd'hui la publication.

On voudra bien se souvenir que M. de Montenach n'a pas écrit pour le canton de Fribourg seulement et que ses observations ont une portée générale.

ne sera pas seule à profiter, mais aussi la moralité et le patriotisme.

Envisagée d'après les préoccupations qui nous dominent dans cet ouvrage, l'école du village se présente à nous sous deux aspects : nous devons la regarder d'abord comme un élément architectural important, comme une construction spéciale pouvant exercer sur l'ensemble villageois une influence considérable.

C'est ensuite comme institution où s'éduque la jeunesse rurale que nous aurons à considérer sa mission.

Chaque époque est caractérisée par un type architectural représentatif de la mentalité générale qui symbolise, en quelque sorte, les mœurs, les aspirations dominantes, l'orientation politique et sociale d'une certaine période historique.

Tour à tour le château féodal, le cloître, la cathédrale, le palais encadrent de leurs murailles une des étapes de la route que nos peuples d'Europe ont suivie.

Pendant le XIX^{me} siècle, où les bouleversements furent plus fréquents et plus rapides, où les idées se modifièrent incessamment, où des besoins nouveaux se multiplièrent sous l'aiguillon du progrès, on a vu la caserne, la gare, le théâtre, l'hôtel des postes, l'usine devenir, dans nos villages, les témoins successifs des changements survenus dans l'existence des peuples.

Je crois cependant que l'édifice qui traduit le mieux notre esprit et nos mœurs, notre conception de la vie sociale, c'est la maison d'école. C'est elle qui est partout l'objet des attentions particulières du pouvoir et de la faveur de l'opinion, non seulement dans les grandes villes, mais même dans les cités modestes et dans les villages. On ne se refuse plus une belle maison d'école, et aucun sacrifice ne nous paraît au-dessus de nos moyens lorsqu'il s'agit d'élever le toit qui abritera les études de l'enfance.

J'appartiens à un pays où peut-être plus qu'ailleurs, on est atteint de cette folie de l'école, se traduisant non seulement par d'immense progrès dans l'ordre pédagogique, mais encore par la construction, sur tous les points du territoire, d'un nombre très considérable de bâtiments scolaires qui donneront véritablement, aux temps que nous traversons, leur principale empreinte architecturale.

Un écrivain français, M. F. Marjoux, qui a étudié les écoles publiques en Suisse, a relevé par les considérations suivantes, l'intérêt qu'on attache, dans mon pays, à l'architecture scolaire.

« Les Suisses, dit M. F. Marjoux, donnent à leurs écoles une importance extrême ; dans les villes, ce sont de véritables palais, dans les campagnes, c'est le monument le plus important du village : chez nos voisins, on dit l'école, comme chez nous on dit l'église ou le château.

L'importance des constructions, leurs dimensions, la surface des classes, l'aspect des vestibules, des escaliers, la forme monumentale des façades, paraîtront, peut-être, au premier abord, hors de proportion avec le but à atteindre. En France, nous demandons à nos écoles plus de simplicité, nous leur voulons une apparence plus modeste et moins somptueuse ; mais nos voisins ont, à ce sujet, une manière de voir toute différente de la nôtre. Ils ne comprennent pas que nous déployions tant de splendeur et d'éclat dans nos hôtels, nos palais, nos théâtres ; que nous apportions tant d'économie dans la construction de nos écoles, que nous leur donnions une apparence si froide et si triste.

L'école, disent les Suisses, est le palais du peuple ; c'est à l'école que s'élèvent, que se forment les enfants qui, plus tard, citoyens, seront la force matérielle d'une nation, son espoir et son appui. A qui persuadera-t-on qu'un édifice, dont le but est si noble et si grand, mérite moins de soins et d'attentions, moins de recherche et d'éclat qu'une demeure de prince ou une académie de danse ?

Les écoles suisses sont, avec les écoles allemandes, les mieux installées, les mieux construites d'Europe. »

Après avoir atteint son apogée dans les villes, le mouvement favorable à la reconstruction des écoles et à leur multiplication a gagné les campagnes. Et je connais, dans mon voisinage immédiat, plus de vingt municipalités rurales qui se sont payé le luxe de maisons d'école neuves et souvent fort coûteuses.

J'ai donc été particulièrement bien placé pour étudier l'influence de ces bâtiments sur l'ensemble villageois.

A la campagne, la maison d'école a été longtemps négligée et sacrifiée ; elle se confondait avec les autres habitations de la contrée et son aspect extérieur, presque toujours modeste, était souvent misérable. Quelques-unes d'entre elles n'étaient qu'une masure sordide et branlante, les enfants, les vents et les poussières y jouaient de compagnie.

Dans un de ses livres régionalistes, intitulé : *Heur et malheur d'un maître d'école*, l'écrivain suisse Jérémias Gotthelf a fait la description de l'école rurale de jadis dans les termes suivants : « La salle d'école n'était pas beaucoup plus grande qu'une chambre ordinaire de paysan et il fallait y loger plus

de 200 enfants. Elle contenait quatre tables, dont la plus grande partageait la chambre en longueur. Les fenêtres étaient formées de vitres rondes qui scintillaient de mille couleurs ; il y avait des années qu'elles n'avaient pas été lavées ; je ne crois pas qu'on aurait pu en ouvrir une ; fenêtres et doubles fenêtres restaient en place ; c'était petit et sale, l'image de la décrépitude lente et irrémédiable... Le poêle était fendu d'outre en outre, de sorte que le feu passait entre les pierres et que la fumée s'en dégageait en tourbillonnant ; la chambre eût été sans pareille pour fumer les jambons. Quant au plancher, il avait des fentes entre lesquelles il fallait être habile pour placer les pieds des tables. Quand un élève s'y prenait un talon, il ne pouvait s'en tirer sans le secours du maître. »

J'ai moi-même connu des écoles qui répondaient à la description qu'on vient de lire et il en existe, dans mes environs, encore quelques-unes qui sont bien le plus mauvais bâtiment de la localité, abritant à la fois, par un rapprochement singulier, la pompe à feu et les archives communales.

La maison d'école du bon vieux temps pouvait être pittoresque, mais, en général, son rôle esthétique était complètement nul dans le paysage comme dans le cadre villageois. C'était un bâtiment se confondant avec tous les autres et qui avait gardé tous les signes distinctifs de l'architecture usitée dans la région.

Sans doute, le désordre et la saleté qui étaient son apanage, exerçaient une mauvaise influence sur les enfants, sur leur tenue, sur leur propreté ; et c'était une erreur de grouper la jeunesse dans un milieu où tout lui enseignait le laisser-aller et la négligence.

Malgré ce défaut, capital cependant, cette maison d'école primitive avait un avantage : elle ne déracinait pas l'enfant, elle ne le sortait pas de son atmosphère coutumière. Il n'en fut plus de même lorsque les administrations commencèrent, au nom du progrès, à élever en pleine campagne, des bâtiments scolaires d'un genre tout à fait urbain et de ce style sans nom, de cet air de manufacture, de caserne et de prison, dont les architectes officiels imprègnent souvent tout ce qu'ils touchent.

Non seulement ces édifices n'étaient pas en harmonie avec le cadre villageois qui les entourait, mais ils constituaient avec lui une rupture profonde, une différence agressive.

Je connais plusieurs villages charmants qui ont conservé toute leur unité architecturale, tout leur accent régional et que dépare seulement une maison d'école prétentieuse et

solennelle, de lignes tout à fait citadines, qui affiche des airs insolents d'intruse.

Il était également fâcheux de voir l'école qui doit rassembler, éduquer les jeunes générations, demeurer aussi étrangère au milieu rural et prêcher, en quelque sorte, par son exemple, le mépris et l'abandon des demeures traditionnelles du pays.

Tous les progrès réalisés par elle du côté de l'hygiène, risquaient ainsi d'être contrebalancés par les influences mauvaises qu'exhalent comme des miasmes, les bâtiments sans patrie. A quoi servait, en effet, d'avoir nettoyé les locaux scolaires, de les avoir ouverts à la lumière, de les avoir rendus plus spacieux, si c'était pour y laisser pénétrer les choses capables d'affaiblir et d'énervier la mentalité campagnarde, de détourner les esprits de la vocation agricole, des choses faisant naître le goût de la ville et le désir de s'y rendre !

Les pouvoirs publics de certains pays, non contents d'implanter dans chaque village une construction qui y détonnait, s'étaient mis par simplification, à reproduire ces tristes conceptions architecturales à un grand nombre d'exemplaires. Je pourrais citer telle province de France, où l'on retrouve dans chaque localité l'insipide silhouette de la même maison d'école et, à rencontrer ainsi sa façade insignifiante et son clocheton mièvre à tous les détours du chemin, on se sent pris d'une terrible colère contre ceux qui, pour éviter un effort nécessaire, se sont laissés aller à une œuvre systématique de banalisation et d'enlaidissement.

Grâce au mouvement en faveur de *l'Art à l'Ecole*, sur lequel je reviendrai dans la suite de ces pages, nous avons la satisfaction d'assister en Suisse, en Belgique, en Allemagne et dans les Etats scandinaves, à une adaptation inattendue des différents types de maisons villageoises régionales au service scolaire. Tandis que l'église, trop souvent encore, prend des allures étrangères, tandis que l'immeuble urbain locatif se faufile en pleins champs, nous voyons l'école reprendre un peu partout le style qui convient au milieu, et c'est elle qui donne à nos théories la plus éclatante consécration en montrant, d'une part, tout le parti qu'on peut tirer de l'architecture de chaque contrée pour les bâtiments administratifs et, d'autre part, combien il est facile de la concilier avec les plus impérieuses exigences de l'hygiène et du confort moderne.

Le petit paysan retrouve maintenant dans le bâtiment où il va passer chaque jour plusieurs heures laborieuses, la physionomie du toit paternel qu'il vient de laisser, il n'y est pas transporté dans une atmosphère urbaine, il apprend

à y aimer les formes simples et rustiques des logis de son village.

Dans toute éducation, le milieu ambiant exerce une puissante action sur la culture de l'individu, car il faut faire dans cette culture une grande part à l'imitation. En voyant la maison d'école, ce bâtiment si important qui joue un tel rôle, s'efforcer de ressembler à leurs fermes et à leurs chalets, les jeunes campagnards finiront par comprendre que ces derniers ne doivent pas être sacrifiés, ils verront surtout qu'on peut moderniser les demeures sans abandonner leurs formes séculaires, se construire des habitations neuves, plaisantes et agréables en parfaite harmonie avec les anciennes.

En nous plaçant à un autre point de vue, nous devons considérer combien il est utile que l'école, maison où l'enfant doit apprendre la géographie et l'histoire de son pays, où il formera son patriotisme, où il s'imprégnera des traditions ancestrales, résume, en quelque sorte, dans ses grandes lignes le type local de la demeure populaire, poussée à son ultime perfectionnement.

Il faut que la pierre, que le bois, que le motif décoratif employés à la construction du bâtiment scolaire aient un sens pour l'enfant, un ton dont le maître puisse tirer des variations nombreuses, le ton de la ville, du village, du pays.

Henri Spencer disait avec raison : « L'écolier n'ouvrira un livre, que quand la maison, le jardin, la rue n'auront plus rien à lui enseigner. »

Malheureusement, à notre époque, la maison, le jardin, la rue, en un mot tous les éléments de l'art public et de la vie usuelle ne parlent plus le langage qu'il faudrait. Ce qu'ils disent sème la confusion et, certes, l'école a le devoir de se distinguer en parlant, elle, d'une manière claire et lumineuse, en frappant au bon endroit l'œil et le cœur.

Une fois qu'elle est revêtue de la livrée locale, nous n'avons plus à craindre que l'école devienne à côté de l'église et avec elle, un des éléments essentiels de l'agglomération rurale ; au contraire.

C'est en Allemagne qu'on s'est peut-être intéressé le plus à la renaissance architecturale de l'école, d'après les données régionales et d'après les idées du *Heimatschutz*.

Mais c'est peut-être en Saxe qu'on est arrivé dans cette voie aux résultats les plus heureux. J'ai sous les yeux, pendant que j'écris ces lignes, une très intéressante brochure publiée par l'architecte Karl Schmidt, avec l'appui du ministre saxon de l'enseignement public. On en peut tirer maints

enseignements. L'auteur y étudie d'abord les conditions particulières de Beauté auxquelles doit satisfaire une école de village qui doit obéir, comme tous les autres bâtiments d'une contrée, aux nécessités géographiques et sociales et a le devoir, en outre, de se faire un point d'honneur de perpétuer ou de faire renaître les traditions artistiques du petit coin de terre où elle se construit : « On ne doit donc jamais, dit M. Schmidt, laisser s'élever sans protester, au Nord comme au Midi, en plaine comme en montagne, au bord de la mer comme au milieu des forêts, ces mêmes édifices lamentablement laids, qu'on décore du nom d'école et qui produisent d'avance une impression de tristesse et d'ennui. »

Une des principales causes à laquelle M. Schmidt attribue la laideur de tant de bâtiments scolaires modernes, c'est la préoccupation étrange et trop fréquente des municipalités d'édifier à la campagne des édifices d'un caractère nettement urbain, jurant absolument avec la physionomie du village : « Elles oublient que la première condition de beauté pour un édifice, c'est d'être d'accord avec son milieu. »

« L'école ne sera donc vraiment belle que si elle se lie harmonieusement par ses matériaux et ses proportions à l'ensemble existant ; elle ne doit pas écraser de sa masse les maisons de paysan ? Elle ne doit pas être construite en moellon dans une région où règne la brique ; elle ne doit pas être couverte en tuile rouge là où l'ardoise domine, ou inversement ; elle ne doit pas se coiffer d'un toit plat là où ils sont élevés ; elle ne doit pas ériger au-dessus du village un dôme ou un clocher ridicule. »

« Dans sa disposition architecturale, poursuit M. Schmidt, la maison d'école doit être sincère, montrer un extérieur qui soit le résultat logique de la répartition des différentes pièces, des façades ayant sur le dehors des jours placés là où ils sont nécessaires ; toute la silhouette d'ensemble de l'habitation devra naturellement dériver de la disposition intérieure des locaux. »

« Une maison d'école construite d'après ces principes pourra ne pas être une œuvre d'art, mais elle aura du caractère et donnera à l'enfant et au public une excellente leçon et un bon exemple. »

Je note ici que la loi saxonne pour la protection des paysages, promulguée le 10 mars 1909, recommande formellement de ne pas construire d'école pouvant altérer le caractère esthétique et régional de chaque village.

En Prusse également, une prescription ministérielle invite les architectes à renouer avec les saines traditions du passé,

à utiliser les matériaux du pays, à s'adapter au paysage en élevant des maisons d'école aussi pratiques dans leur aménagement que variées dans leur aspect.

Ces prescriptions devraient être introduites dans d'autres pays, elles mettraient fin aux fantaisies de certaines municipalités qui ne craignent pas d'imposer à de malheureux entrepreneurs leurs conceptions saugrenues qui déshonorent tout un coin de terre.

(A suivre.)

Georges DE MONTENACH.

BILAN GÉOGRAPHIQUE 1912-1913

1. Océan glacial arctique (suite).

Parmi les très nombreuses explorations arctiques des deux dernières années, je citerai encore, comme curiosité sportive et scientifique, celle du Danois Knud Rasmussen dans le Nord du Groenland.

Knud Rasmussen est d'origine groënlandaise par sa mère. Rompu dès l'enfance au genre de vie et à l'alimentation des Esquimaux, il vient d'accomplir un voyage qui est à la fois un raid incomparable et une exploration scientifique de réelle valeur.

En juillet 1910, Rasmussen arrivait à la baie de Melville. Au printemps suivant il partait pour l'extrême Nord avec quatre traîneaux et trois compagnons, dont deux Esquimaux. Le Groënland est constitué essentiellement, comme on sait, par un énorme plateau ridé de montagnes, aussi vaste, à lui seul, que l'Allemagne, l'Autriche, la France et l'Angleterre réunies. Il est couvert, jusqu'aux bords, par une gigantesque carapace de glace appelée *l'inlandsis*. Rasmussen l'a traversé d'abord du Sud-Ouest au Nord-Est. Son itinéraire qui reste un peu au-dessous de celui de Peary, l'a conduit directement au Danemark-fjord découvert par Mylius Erichsen. De là l'explorateur a visité la Terre de Peary, puis, revenant sur ses pas, il est rentré à la baie de Melville, après avoir couvert 2,230 km. sur l'inlandsis. Son endurance, son habileté dans le maniement des chiens sont telles que, malgré le froid, les crevasses et des montagnes de 2,225 mètres, il a parcouru en moyenne 65 km. par jour à l'aller.

Un dernier exploit couronna cette superbe randonnée. Au